

# **Discours de commémoration — Journée nationale du Souvenir des victimes et héros de la Déportation**

Cérémonie devant le monument aux victimes et héros de la Déportation

Mairie de Nangis (Seine-et-Marne)

---

Mesdames et Messieurs les porte-drapeaux, Mesdames et Messieurs les représentants des associations d'anciens combattants, du souvenir français et des associations patriotiques, Mesdames et Messieurs les élus, Mesdames et Messieurs en vos grades et qualités respectives, mesdames et messieurs, cher Jean. Par ailleurs, j'excuse monsieur Tavernier.

Permettez-moi, en premier lieu, de vous remercier d'être ici, présents, debout, recueillis sur ce parvis, et je veux remercier les choristes et les musiciens. Votre présence, en ce dernier dimanche d'avril, n'est pas un geste anodin. C'est un acte civique, un acte de mémoire, un acte de résistance à l'oubli. Car l'oubli, lui aussi, peut tuer. Oublier, c'est permettre à ce que les mécanismes de l'horreur recommencent.

Nous commémorons aujourd'hui la mémoire des victimes de la déportation et des camps de la mort. Comment le faire ? Comment se souvenir de l'insoutenable extermination de masse de millions d'hommes, de femmes et d'enfants ? Ce travail semble aussi

impossible que vital. Il faut assumer ce paradoxe. Même si tout se rebelle en nous devant l'horreur d'une industrie de mort, même si en cette belle matinée de printemps, la nuit des camps semble bien lointaine.

Et pourtant, nous devons regarder en face cette nuit-là. Nous le devons aux morts. Nous le devons aux survivants. Nous le devons à nos enfants.

Le régime hitlérien a ouvert 203 camps, dont 12 camps de concentration et 6 camps d'extermination, pensés d'abord pour l'élimination de leurs opposants et l'éradication, par des méthodes de mort industrielle, de plusieurs millions de femmes, d'hommes et d'enfants. Auschwitz reste l'odieux symbole de la l'horreur meurtrière nazie.

Au total, 141 000 Français ont été déportés dans les camps de concentration : 76 000 Juifs, dont seulement 2 500 ont survécu, et 66 000 français pour des raisons diverses, dont 42 000 pour faits de résistance. Jean, tu es de ceux-là. Ces chiffres, à eux seuls vertigineux, ne sauraient pourtant résumer ce que fut la déportation. Derrière chaque nombre, il y a une vie, une famille, un nom, un visage. Des pères arrachés à leurs enfants. Des mères séparées de leurs nourrissons. Des jeunes gens de vingt ans qui ne reverront jamais leur village.

Ils ont été exterminés parce que Juifs, soviétiques, résistants communistes, gaullistes, handicapés, Tsiganes et homosexuels. Chacune des cérémonies nous interroge sur l'inhumanité qui a régné dans ces lieux de mort. Continuer à penser, s'interroger sur soi, sur ses actes, sur la justice, est la condition pour ne pas sombrer dans la banalité du mal.

Il faut répéter que les camps de concentration et leurs millions de morts ne sont ni un simple dérapage, ni « un détail », ni même des faits de guerre, mais bien la conséquence inévitable et mécanique d'idées de haine et d'exclusion du discours nazi et fasciste, s'engouffrant dans une brèche qui ne s'est jamais vraiment refermée. Notre responsabilité aujourd'hui reste immense.

Il y a un homme dont la vie entière est devenue un acte de résistance et qui œuvre à ce passage de mémoire auprès des jeunes générations. Vous l'aurez reconnu, je veux parler bien évidemment de mon camarade Jean Lafaurie. Jean, tu es pour Nangis bien plus qu'un témoin : tu es un lien vivant, incarné, bouleversant, entre notre présent et cette nuit de l'Histoire que nous commémorons. Grâce à la solidarité, celle de tes camarades, tu es devant nous aujourd'hui, et perpétue inlassablement leur mémoire et leur héritage. Par ton témoignage constant, tu

contribue à nous rappeler les dangers de l'extrême droite et des irresponsables qui s'aventurent sur le terrain du racisme et de la xénophobie.

Rappelons-le ici, à Nangis, sans détour : la déportation n'est pas tombée du ciel. Elle a eu des complices. Elle a nécessité des trains, des listes, des fonctionnaires, des hommes de main.

Mais ici, dans notre Brie Nangissienne, des hommes et des femmes ont aussi dit non.

Après cinq années de guerre et d'occupation allemande, frappée par les bombardements, la ville de Nangis fut libérée le 26 août 1944. Ces quelques mots résument des années de souffrance, d'humiliation, de peur, et aussi de courage extraordinaire.

Car avant cette libération, notre région avait été le théâtre d'une résistance silencieuse mais tenace. Dans la région de Mormant, Louis Lion, entré dans le réseau Libération en 1942 et chargé de l'organisation militaire du mouvement en Seine-et-Marne, combattit en août 1944, avant d'intégrer le bataillon des Forces françaises de l'intérieur (FFI) de Melun. Des réseaux comme Cohors, Asturies, rassemblaient des hommes et des femmes de toutes origines — médecins, instituteurs, ouvriers, paysans —

qui, au péril de leur vie, collectaient des renseignements, organisaient des filières, et transmettaient leurs informations jusqu'à Londres.

La libération de notre territoire ne fut pas un simple passage de troupes. La colonne américaine fonda vers Nangis par la route N 446, mais dut également se battre sur la N 19 et faire sauter de solides verrous à Châtillon-la-Borde et à la Chapelle-Gauthier. L'aviation dut intervenir jusqu'à Nangis. De farouches combats eurent encore lieu à la Chapelle-Rablais, à Fontains et près de la belle église gothique de Rampillon.

Ce que nous voulons honorer aujourd'hui, ce n'est pas seulement la souffrance — même si elle mérite toute notre reconnaissance et tout notre respect. C'est aussi la résistance. C'est la dignité préservée. C'est la fraternité maintenue contre toutes les forces qui cherchaient à l'étouffer.

Beaucoup de résistants sont morts pour la restauration de l'indépendance de notre pays et de la souveraineté de son peuple, pour un monde de fraternité, pour la coopération sincère entre tous les peuples. Comme le fascisme avait tenté de diviser sur le sol national Français, Juifs et Français non-Juifs, Français et étrangers, les nazis s'appliquèrent à nous jeter les uns contre les

autres. Beaucoup de ceux qui ont survécu des camps le doivent à la solidarité, à l'union dans la résistance, à la lutte de tous les jours des patriotes de tous les pays. Ne l'oublions pas.

Mais nous serions indignes de cet héritage si nous en faisons une simple pièce de musée, un rituel vide de sens accompli mécaniquement chaque dernier dimanche d'avril.

L'enseignement sur la déportation permet de déconstruire et mettre en garde contre les processus d'exclusion et de ségrégation — racisme, antisémitisme, islamophobie — de montrer que la barbarie n'a de limites que celles qu'on s'impose.

Cette célébration n'est pas uniquement tournée vers l'Histoire et la mémoire, mais bien vers notre présent et notre avenir. Regardons ce que nous voyons dans certains pays d'Europe, dans certains discours qui circulent sur nos réseaux, dans certaines rhétoriques qui remplacent l'argument par la désignation d'un bouc émissaire. L'histoire nous a appris où cela peut mener. Elle nous a appris à quel abîme conduit la haine institutionnalisée. Nous ne pouvons pas dire que nous ne savons pas.

La mémoire de la déportation est portée par l'espérance d'un monde nouveau, d'un monde meilleur. C'est ce que nous disent les survivants. C'est ce que nous laissent ceux qui, dans les camps, ont continué à écrire, à penser, à résister.

Résister, c'est témoigner comme tu l'as fait, Jean, en juin 2024, aux côtés de Ginette Kolinka et de huit autres déportés, dans une tribune publiée dans « Libération », en appelant à faire barrage au Rassemblement national. Vous rappeliez notamment que « *Dans cette période de crises, l'extrême droite prétend apporter des solutions, se nourrissant des inquiétudes et de la colère des Français. Mais, une fois au pouvoir, elle n'apporterait que la désunion nationale et l'installation dans notre pays d'un régime haineux, rejetant des millions d'individus en raison de leur origine, religion, genre, orientation sexuelle ou opinion politique.* ». Je partage vos inquiétudes et votre combat.

Les voix des survivants s'éteignent aujourd'hui les unes après les autres avec le passage du temps. Chaque parole est précieuse et doit être écoutée afin que de telles atrocités ne se reproduisent jamais.

C'est pourquoi la présence des jeunes générations dans ces cérémonies n'est pas symbolique — elle est vitale. C'est vers

l'éducation qu'il faut se tourner. L'école est le principal vecteur des connaissances sur la Résistance et la Déportation.

En ce dernier dimanche d'avril, nous disons aux victimes : *nous n'oublions pas*, nous disons aux survivants et à leurs familles : *vostra mémoire est notre honneur*. Nous disons aux résistants de notre Brie Nangissienne : *vostra courage demeure un phare*. Et nous disons aux générations à venir : *c'est désormais à vous de transmettre le flambeau*.

**À toutes les victimes et à tous les héros de la Déportation — reconnaissance et honneur éternels.**

*Vive la République ! Vive la fraternité entre les peuples ! Vive Nangis libre !*